

## MUSIQUE

Concours de chant du Conservatoire. — *Le Couronnement de la Muse*, poème et musique de G. Charpentier.

Pendant de longues années les musiciens luttèrent pour ou contre Berlioz ; plus tard le combat recommença autour de Wagner ou de Franck. Immuable, le Conservatoire demeura étranger à toutes ces agitations. Aujourd'hui il n'a pas encore pris parti, ou plutôt, la victoire de ces maîtres étant définitive et désormais incontestable, il n'a pas encore pris son parti de l'évolution survenue dans la musique dramatique depuis trente ans, et, paisiblement, il continue à inculquer à ses élèves les traditions d'un répertoire dont les infortunés bientôt ne trouveront plus l'emploi !

On a vu parfois pénétrer sous la coupole de l'Institut des hommes jeunes encore qui n'avaient pas craint de railler sans pitié les usages religieusement observés par leurs futurs confrères. Il n'est pas d'exemple que leur présence dans la docte assemblée ait jamais modifié la moindre coutume établie. Avec l'habit vert, l'esprit « qu'académique on nomme » était entré en eux. Le Conservatoire, c'est un peu l'Académie. Directeur, professeurs, secrétaires peuvent changer, l'esprit de la maison reste identique. Haines et passions s'y transmettent avec les vieux murs, ces vieux murs décrépits entre lesquels peu à peu s'est desséché puis est mort le triste et presque symbolique marronnier qui seul, dans l'ombre froide, tentait de donner une impression de vie verdoyante.

Quelqu'un récemment s'étonnait qu'en ces séances de concours, clôture de l'année scolaire, pas une œuvre n'eût été interprétée de tel compositeur vivant, en qui de nombreux musiciens de notre pays ou étrangers veulent voir le chef de la jeune école française (expression qui ne signifie pas grand chose, je l'avoue, et contre laquelle lui-même se défendrait, mais que je me plais à employer pour ce qu'elle a le don d'horripiler certains). — C'est que, fut-il répondu, M. \*\*\* est notre ennemi ! — N'avoir pas accompli toutes ses études musicales faubourg Poissonnière, n'avoir pas brigué le Prix de Rome (c'est-à-dire, pour MM. les officiels, le prix de la classe de composition), s'être borné à écrire en toute indépendance de superbes ouvrages, c'est être un ennemi ! Par bonheur, ce titre en quelque sorte indélébile (car il ne peut se rendre à volonté, non plus que la Légion d'honneur, et persiste même sur les épitaphes, n'étant pas réservé aux seuls vivants), ce titre se porte en bonne compagnie ; les palmarsés ne nous montrent-ils pas, en effet, que si Gluck est à demi toléré, par

contre Bach, Berlioz, Franck, Wagner sont implacablement proscrit du Conservatoire ! Ce ne sont pas des amis de la maison.

L'élu des cours de chant de la rue Bergère, le vrai, presque le seul, c'est Meyerbeer ; et à l'heure actuelle, où les œuvres nées de l'association, on pourrait presque dire du syndicat : Scribe-Meyerbeer, s'effritent, et ne parviennent plus à exciter quelque intérêt même avec le secours des voix les plus exceptionnelles — à l'heure où chacun épris de sincérité se détourne de cet art conventionnel, triomphe d'un éclectisme commercialement calculé — il y a encore des professeurs pour s'obstiner à révéler uniquement aux élèves les mystères du *Pardon de Ploërmel* ou de *l'Etoile du Nord*. Ils ne songent donc pas que le malheureux lauréat, muni de son prix, devra refaire toute son éducation, car, à moins d'être engagé au casino d'Enghien, jamais plus sans doute il ne sera Hoël, non plus que le Shakespeare ivre du *Songe d'une nuit d'été* (Thomas scripsit) dont chaque année une scène est soigneusement exhumée au concours d'opéra-comique. Comment ces sortes d'ouvrages pourraient-ils l'initier au véritable art lyrique ? comment y puiserait-il de sûrs principes pour se guider dans l'interprétation des œuvres qu'il sera appelé à créer ? Ce n'est pas :

« *Triste exilé sur la terre étrangère* »

que lui fera chanter M. Bruneau dans son prochain drame lyrique, bien que M. Zola, son collaborateur *en prose et contre tout*, parle volontiers de lui-même ; et il est incontestable que l'étude exclusive de rôles où la déclamation est sans vérité et la prosodie sans précision constitue une fâcheuse préparation à ceux que lui confiera M. d'Indy, ou à ceux qu'inspirera au talent de M. G. Charpentier la Muse qu'il vient de couronner avec fracas. Six cents musiciens en effet ont pris part à cette cérémonie : chœurs, orchestre, deux musiques militaires, des cuivres à toutes les fenêtres de l'Hotel de ville, et des cloches (1)... D'après l'ampleur et la multiplicité des moyens employés, on pourrait supposer qu'il s'agit là d'une très importante partition. Point : c'est une œuvre retentissante, mais de proportions médiocres, et non une œuvre architecturale conçue grandiosément selon la formule de Berlioz. Aussi bien n'était-il pas question cette fois de célébrer des morts illustres de « Trois glorieuses » ou le souvenir de Napoléon I, mais tout simplement l'élection d'une

(1) Dans sa *Rubens-cantate* Peter Benoit a employé aussi des canons. L'autorité militaire aurait-elle refusé à M. Charpentier ces puissants instruments ?

petite ouvrière promue au rang de Muse, par le suffrage de quelques « Robes et manteaux ». Et cependant de hautes ambitions sont encloses dans ces quelques pages ; l'auteur, nous a-t-on dit, a voulu parler au peuple, exalter l'humble prolétaire, chanter en son honneur des hymnes démocratiques, faire de la musique sociale sinon socialiste... C'est son droit, mais il ne nous semble pas que ce vaste programme, aux aspirations générales autant que généreuses, soit réalisé. L'œuvre reste locale, et de circonstance. Nous sommes tout disposé à reconnaître la philanthropie et l'esprit de charité de M. Charpentier, celle-ci fût elle bien ordonnée, mais nous ne pouvons cependant, comme ont fait ses plus volontaires panégyristes, nous borner à exalter ses intentions, sans aborder l'analyse détaillée de son œuvre elle-même.

Le personnage principal en est la Muse. Précédée d'une fanfare, elle entre au bruit des acclamations :

*Jour d'allégresse  
Et jour d'amour,  
Fraternelle kermesse,  
Tout est rose,  
Tout flamboie,  
C'est la joie,  
L'apothéose !*

Puis des cloches annoncent la fête du Plaisir.

On danse.

« Ha ! Ha ! » dit la foule : c'est la joie.

Arrivent des artistes, et comme évoquée par leurs désirs, surgit la Beauté (une danseuse).

« Ah ! Ah ! » s'écrie de nouveau le chœur, et c'est l'admiration. Mais voici un Pierrot fort sombre et préoccupé, il représente la souffrance humaine, et tâche à faire comprendre par la seule mimique ses sentiments de révolte et d'aspiration vers l'anarchie.

« Ah ! ah ! » chante encore le peuple, et c'est l'angoisse et la douleur.

« Ah ! ah ! » pourraient à leur tour dire les auditeurs, variant une dernière fois la prédominante onomatopée du poème, et cette fois ce serait l'étonnement et aussi l'interrogation. En effet, à moins d'avoir lu d'avance les chroniques explicatives des gazettes amies, il est douteux qu'ils puissent saisir le sens de ce spectacle.

Mais le poète parle (la Muse, la Beauté, le Pierrot-humanité et le buste de Michelet — celui-là non obligé — sont des personnages muets), le poète qui seul est

*« idoine à louer »*

parle donc, mais son verbe n'apporte pas à l'assoiffé de clartés de bien définitives illuminations.

*O jolie!*

clame-t-il.

« Cette danseuse est une fleur de vie faite d'un peu de chacun de nous tous. Et cette fleur vivante c'est notre âme sous la forme d'une fleur qui serait une femme, fleur femme dont la grâce, le parfum, se traduisent en cadences afin que les sens aussi bien que ton âme puissent apprécier l'hommage suprême. »

Mais, quoiqu'elle soit « faite d'un peu de chacun de nous tous », nous ne savons pas en somme quelle est dans sa robe de soie

*cette demoiselle  
garnie de dentelle*

comme dit une vieille chanson. Pourquoi est-elle l'Elue, la Salvatrice, l'Inspiratrice? Nous la voyons tendre les bras à l'Humanité, lui rendre l'espoir. Est-elle l'Ouvrière, et incarne-t-elle le labeur honnête? — se contente-t-elle d'être jolie et de consoler par sa beauté et son amour facile

*Les jeunes dieux  
Les chercheurs d'absolu?...*

Est-elle Mimi-Pinson ou s'appelle-t-elle Jenny? — Est-elle tout simplement *la femme*, ou une petite déesse Raison en réduction? Ou bien plutôt serait-elle la fille du peuple, la fleur poussée spontanément sur le sol de France, l'humble fleur de nos champs, dont le parfum a grisé nos poètes, est-elle l'âme de notre terre, notre chanson populaire? —...

Non — malgré son indécision, elle s'affirme un personnage plus précis, c'est une

*Parisienne sculptée dans de l'éternité...(?...)*

et pour achever de nous troubler en notre incertitude, elle nous apparaît en compagnie d'un Pierrôt au visage plâtré, d'un poète en veston, dans le cadre d'une place publique sur une sorte de reposoir laïque aux tentures rouges chargées de crépines d'or, entourée de danseuses en jupe courte, avec les étudiants, les gymnastes et sans doute les francs-maçons qui constituent le fond de tout défilé moderne. En résumé, la conception de cette œuvre où se mélangent avec quelque incohérence réalités et allégories demeure énigmatique.

De la partition se détache un leitmotif (personne n'en est exempt!), c'est le cri (1)

(1) M. G. Charpentier n'est pas le premier qui ait songé à utiliser les « cris de Paris » dans une composition musicale : Kastner les a employés dans une symphonie, et déjà Jeannequin avait écrit une fantaisie chorale dont ils sont les seuls éléments.

*Voilà l'plaisir, mesdam's !*

et l'auteur ne pouvait faire un choix plus heureux. Dès l'introduction ce thème annonce la joie, puis il ouvre le bal, et circule continuellement dans la trame symphonique avec son sens précis de gaieté et d'allégresse. Mais pourquoi M. Charpentier, dans la marche du début, l'a-t-il amputé de sa jolie terminaison à laquelle il a substitué

*V'là des beaux canards ?*

Ce nouveau thème, ainsi accolé au premier, le dénature en perdant lui-même son caractère. Plus loin

*Mouon pour les p'tits oiseaux*

accompagne d'une manière touchante l'entrée des petits miséreux. Par contre, les autres « cris » très nombreux qui surgissent à tout moment apparaissent au petit bonheur, comme par hasard, quand l'harmonie permet de les faire entendre. C'est ainsi qu'au moment où la Muse descend de son char, tous les instruments à voix retentissante clament sur un roulement de tambour

*Artichauds, des beaux artichauds !*

et

*Ob ! les pomim' d'terre au boisseau !*

Ce n'est plus le triomphe de la Muse, c'est l'apothéose des légumes, de tous les légumes, car la carotte elle-même,

*La carotte, fraîche et belle !*

n'est pas oubliée. Mais il ne faut voir là aucune arrière-pensée de symbole. S'il était entré dans cet ordre d'idées, M. Charpentier n'eût pas manqué sans doute d'accompagner ses

*divins gueux  
aux longs cheveux*

par

*Merlans frais à frire !*

et non par

*la caneuss' rempailleuss' de cbaises !*

Quoi qu'il en soit de ces critiques légères, il convient de reconnaître que M. Charpentier à qui est familière la recherche de l'effet a su le rencontrer avec sa musique. Non pas, comme on pourrait le croire, par le choix de mélodies personnelles de caractère vraiment populaire et typique, ou par un agencement instrumental des « cris » choisis particulièrement heureux, ou par une impressionnante sonorité — mais tout au contraire par une discrétion qui a causé une agréable surprise

La tentation pouvait lui venir de profiter des masses orchestrales et chorales dont il disposait pour faire retentir une bruyante *Marseillaise* aux accents de laquelle se seraient peut-être mêlées les voix des innombrables spectateurs qui encombraient toutes les rues avoisinant l'Hotel de ville. Il l'a évitée, ne laissant percevoir de notre hymne national que quelques mesures à peine — tout ce que s'en peut permettre sans doute un Pierrot dont les prédilections vont plutôt à la *Marseillaise* de Ravachol. En outre il s'est gardé des brutalités coutumières aux apothéoses finales, et a terminé son œuvre par un doux rappel de « Mouron pour les p'tits oiseaux », tandis que le chœur exhale un dernier « ah ! ah ! » (cette fois c'est la consolation, et c'est l'espoir), nous laissant sous une impression de sérénité presque religieuse.

Il convient surtout de ne pas attacher une portée trop grande à cette œuvre dont la seule prétention musicale est sans doute de révéler solennellement l'amour de l'auteur pour le peuple, ce qui est évangélique et peut conduire à la députation, et aussi d'appeler sur lui l'attention publique, ce qui est humain. Le tempérament dramatique de M. Charpentier, dont il nous a donné la preuve dans une scène saisissante des *Impressions fausses* et dans la poignante *Chanson du chemin* lui inspirera, nous n'en doutons pas, d'autres œuvres plus mûries, et qui, moins que celle-là, seront d'intérêt passager.

Quand à ce *Couronnement de la Muse*, malgré les conseils de ses amis, l'exécution n'en est pas à souhaiter pour lui dans une salle de concert. A ces sortes d'ouvrages il faut le plein air, et le souffle ambiant de la vraie foule, communiquant quelque chose de sa vie propre aux personnages qui paradedent sur les tréteaux. Du reste, dans ces conditions, les occasions se présenteront fréquentes de faire exécuter cette cantate, lorsqu'on voudra célébrer quelque rosière, quelque lauréate du prix Montyon, ou quelque autre muse locale. Déjà la partition de M. Charpentier a rempli ce rôle à Lille. Une variante indiquée dans le texte :

Oyez ces ris

De tous côtés

C'est la joie } de Paris  
                  } d'une ville

Aux pieds de la Beauté

permet la généralisation du poème. Un seul mot restera à modifier

« Parisienne sculptée dans de l'éternité »

et il n'est pas douteux que, avec un peu de réflexion, l'auteur ne découvre facilement le vocable à substituer, fût-il un peu

étrange, qu'il s'agisse d'exalter une Muse de Lons-le-Saulnier (Lédonienne) de Pont-à-Mousson (Mussipontaine) ou de Puteaux.

PIERRE DE BRÉVILLE.

### PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES : André Mellerio : *La Lithographie en couleurs*, Publication de l'Estampe et l'Affiche, 3 fr. 50. — Georges Meunier : *Histoire de l'Art*, Félix Alcan, 1 fr. — Ferdinand Bac : *Les Amants*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — M. G. Lami : *Entre Femmes*, album de 20 aquarelles, Simonis Empis, 5 fr. — *Paris Instantané*, Henri May et Ludovic Baschet, la livraison 0,60. — LES REVUES : *Les Maîtres de l'Affiche*; *L'Estampe moderne*; *L'Estampe et l'Affiche*; *L'Œuvre d'Art*; *Le Journal des Artistes*; *La Plume*; *Le Parisien de Paris*; *Revue populaire des Beaux-Arts*; *Revue des Arts graphiques*; *L'Art décoratif moderne*; *L'Intermédiaire des Chercheurs et des curieux*; *Le Rire*; *Le Courrier Français*; *The Artist*; *The Studio*. — LES ESTAMPES : Lobel : *Une Nuit de Baccara*, litho tirée à 15 ex. — Léandre : en-tête de facture pour l'Exposition d'art moderne, rue Tronchet. — AFFICHES RECENTES.

J'ai déjà plusieurs fois parlé ici même de la lithographie en couleurs, de l'importance qu'elle avait prise, et qu'elle prenait chaque jour dans l'art de notre époque. J'ai expliqué l'origine de ce grand mouvement chromolithographique et montré que le véritable initiateur avait été Jules Chéret. D'autres à sa suite se sont adonnés à embellir nos murailles d'affiches artistiques et peu à peu l'on est arrivé à réduire le format de la chromolithographie murale à celui de l'estampe. Je ne reviendrai pas plus longuement sur tout cela. Je constate une fois de plus la renaissance de l'estampe sous la forme nouvelle de la chromolithographie et je renvoie le lecteur soucieux de se documenter largement sur le mouvement actuel et sur ses représentants à un livre fort bien fait de M. André Mellerio : **La Lithographie en couleurs**.

Je n'ai pas grand chose à dire de l'**Histoire de l'Art**, de M. Georges Meunier. C'est une compilation de noms et de dates, un résumé de l'art de l'humanité en cent cinquante pages. C'est un livre probablement destiné aux écoles.

Les dessins de M. Bac, dans **Les Amants**, sont bien, trop bien. On dirait des photographies. Légendes parfois amusantes comme celle-ci. La scène se passe dans un bal masqué : LUI : *Vous n'êtes pas comme les autres, à la bonne heure!... Vous vous tenez bien; vous devez être d'une bonne famille?* ELLE : *Non, j'suis pas d'une bonne famille... j'ai mal au cœur...*

Les vingt d'aquarelles d'**Entre Femmes**, par M. G. Lami, ne manquent pas d'une certaine grâce féminine, malgré des fautes de dessin souvent grossières.

**Paris Instantané** est un recueil de photographies qui sera